

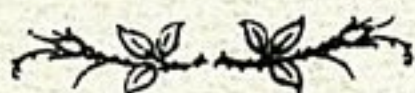
L'ALSACE A HENNER

INAUGURATION

DU

MONUMENT HENNER A BERNWILLER

28 Mai 1911



SOCIÉTÉ DES ARTS DE MULHOUSE

—
1911

L'ALSACE A HENNER



L'ALSACE A HENNER

INAUGURATION

DU

MONUMENT HENNER A BERNWILLER

28 Mai 1911



SOCIÉTÉ DES ARTS DE MULHOUSE

—
1911

JEAN-JACQUES HENNER

Jean-Jacques Henner est né le 5 mars 1829, à 11 heures du soir, à Bernwiller (canton de Cernay, arrondissement de Belfort, département du Haut-Rhin), de Georges-Guillaume Henner, cultivateur, et de Madeleine Wadel, tous deux originaires de Bernwiller.

Ont signé comme témoins :

J.-B. Cron, instituteur primaire, à Bernwiller ;

François-Joseph Dietmann, cultivateur, à Bernwiller.

(Extrait du registre de l'état civil de Bernwiller.)

Tout a été dit sur la vie de cet admirable artiste qui s'intitulait lui-même : « Artiste alsacien, peintre de l'École française », et nous n'ajouterons rien à tous les articles élogieux, à toutes les belles monographies publiées par les artistes et les critiques d'art les plus éminents de tous pays. Nous nous bornerons à constater, une fois de plus, le vide profond que sa mort, survenue le 23 juillet 1905, laisse dans l'art français, vide qui, de longtemps, ne sera pas comblé. Il appartenait à l'Alsace de transmettre aux générations futures le souvenir de l'artiste en qui, ainsi que le disait l'un de ses plus fervents admirateurs, M. S. Rocheblave, s'immortalise le génie alsacien, couronné de la grâce française.

La Société des Arts de Mulhouse, dont Henner était

un des plus fidèles adhérents, prit aussitôt l'initiative d'un monument à élever à son illustre compatriote, et, le 1^{er} octobre 1905, forma un Comité composé de :

- MM. †ERNEST ZUBER, président
C. DE LACROIX, vice-président
ALFRED FAVRE, } secrétaires } de la Société des
H. JUILLARD-WEISS, } Arts
G. CHRIST, trésorier } de Mulhouse.
AUG. HAENSLER, membre du }
Comité }
- †AUG. DOLLFUS, président } de la Société
ALFRED ENGEL } industrielle
TH. SCHLUMBERGER } vice-présidents } de Mulhouse.
TH. BOCH }
GEORGES SPETZ, à Isenheim.
AUG. LAUTH-SCHEURER, à Thann.
le colonel BLUMENSTIHL, à Rome.
- †AD. SEYBOTH, directeur du Musée de Strasbourg.
D^r BÜCHER, à Strasbourg.
A. WALTZ, conservateur du Musée Schœngauer, à
Colmar.
A. LAUGEL, à Saint-Léonard (Bas-Rhin).
- †ERNEST BLECH, à Sainte-Marie-aux-Mines.
†LÉON JOURDAIN, à Altkirch.
X. GILARDONI, à Altkirch.
KUBLER, conservateur du Musée d'Altkirch.
AIMÉ GROS-SCHLUMBERGER, à Ollwiller.
AUGUSTE LALANCE, à Paris.
GASTON BRAUN, »

— 7 —

MM. †JEAN BENNER, à Paris.

J. WENCKER, »

†HENRI ZUBER, »

Par suite de la mort de sept de ses membres, le Comité s'adjoignit encore :

MM. MANY BENNER, à Paris.

CH. BULFFER, à Bâle.

AIMÉ RIEDER.

LOUIS ZUBER

et M. C. DE LACROIX remplaça M. ERNEST ZUBER dans ses fonctions de président.

Ce Comité se mit aussitôt à l'œuvre et les souscriptions des amis et admirateurs de Henner, d'Alsace et de l'étranger, affluèrent.

L'exécution du monument fut confié à M. J. ENDERLIN, à Paris, sculpteur alsacien, qui avait été l'ami et le confident de la pensée de Henner dans ses dernières années, et la partie architecturale à M. UMBDENSTOCK, l'artiste alsacien bien connu. Voici le thème qui fut dicté à M. J. ENDERLIN : « Le monument, tout en étant très soigné dans son exécution et dans la matière employée, devra revêtir un caractère de grande simplicité. Il sera en beau granit des Vosges, surmonté d'un buste de Henner en bronze, avec une seule figure en haut-relief, en bronze également. Il sera entouré d'une grille en bronze ou en fer forgé. »

Dès la première heure, le Comité décida, d'accord avec la famille Henner, de placer le monument à Bernwiller,

dans la propriété même du maître. D'ardentes polémiques s'élevèrent dans différents journaux d'Alsace qui demandaient à ce qu'il fut érigé à Mulhouse, à Altkirch, à Colmar, même à Strasbourg, mais le Comité tint bon; il estimait, en effet, que l'hommage rendu à Henner devait être élevé dans le village même où il était né et où il aurait aimé mourir, dans ce paysage si romantique qui avait été témoin de sa jeunesse laborieuse, de ses premières inspirations, et où chaque année, jusqu'à sa mort, il venait se reposer et reprendre de nouvelles forces. Il estimait que, dans l'hommage rendu au grand artiste, c'étaient la France et l'Alsace qui s'associaient dans la patriotique consécration de leurs communes gloires, dans la commémoration du peintre de Bernwiller. Qu'importait alors le lieu où serait érigé ce monument?

En raison d'incidents imprévus qui en ont retardé les travaux, le monument ne fut terminé et livré qu'en avril 1911, et l'inauguration en fut, dès lors, fixée au dimanche, 28 mai 1911.

Des invitations furent lancées aussitôt à tous les souscripteurs, aux amis personnels de Henner, ainsi qu'à l'Institut de France, à la Société des Artistes français, à la Société nationale des Beaux-Arts et à un certain nombre de notabilités littéraires et artistiques.

De touchantes manifestations de regrets furent envoyées au Comité par MM. LOUIS BERNIER, LÉON BONNAT, LÉON BOURGEOIS, LHERMITTE, ROLL, ROYBET, MARIUS VACHON, TH. BECK, LAUGEL, LALOUX, RAYMOND KOECHLIN, JULES SIEGFRIED, DE FOURCAULT, ROCHEBLAVE, GIRODIE, LÉOPOLD HONORÉ, ALBERT CARRÉ, Colonel BLUMENSTIHL, de Rome,

et une quantité d'autres notabilités politiques, littéraires et artistiques.

Mais nous eûmes le plaisir et le très grand honneur de posséder dans cette journée mémorable :

MM. DAUMET, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, membre de l'Institut.

ANTONIN MERCIÉ, membre de l'Institut.

JULES COMTE, » »

MARQUESTE, » »

DENYS PUECH, » »

BOISSEAU, vice-président de la Société des Artistes français.

UMBRICHT, délégué de la Société des Artistes français.

J.-A. MUENIER, } délégués de la Société nationale
GILLOT, } des Beaux-Arts.
J. RÉGAMEY, }

LÉONCE BENEDITE, conservateur du Musée de Luxembourg.

THIÉBAULT-SISSON, critique d'art, de Paris.

L. HUVEY, membre de la Société des Artistes français.

DANIEL KOEHLIN, membre de la Société des Artistes français.

LAFFITTE, secrétaire de la Chambre de commerce de Nancy.

L. UNGEMACH, président de la Société des Amis des Arts de Strasbourg.

HAUG, secrétaire de la Société des Amis des Arts de Strasbourg.

MM. D^r BUCHER, directeur de la *Revue alsacienne illustrée*.
DROZ, rédacteur en chef de l'*Express*, de Mulhouse.
J. ENDERLIN, statuaire, auteur du monument.
UMB DENSTOCK, architecte du monument.
MASDELAGE, entrepreneur du monument.
X. GILARDONI, industriel, à Altkirch.
Mgr. HERRSCHER, évêque de Langres.
M. GEORGES SPETZ, d'Isenheim.
etc., etc.

La Société des Arts comptait réunir tous ces invités dans un banquet qui aurait eu lieu à la suite de l'Assemblée générale de clôture de son Exposition, mais en raison de la mort du vénéré président de la Société industrielle de Mulhouse, M. AUG. DOLLFUS, ce banquet ne put avoir lieu.

Par contre, le Comité réunit ses invités la veille de l'inauguration dans un dîner intime, où des toasts chaleureux furent prononcés par MM. C. DE LACROIX, JULES COMTE, ANTONIN MERCIÉ, MUENIER, BOISSEAU, TH. BOCH.

L'inauguration, favorisée par un temps splendide, fut ce qu'elle devait être : grande dans sa simplicité. La population de Bernwiller avait tenu à recevoir dignement ses hôtes, et s'était mise en frais. Les invités furent reçus au son des cloches, au milieu des rues pavoisées et enguirlandées aux couleurs alsaciennes et des arcs de triomphe de feuillage ornés d'inscriptions alsaciennes et françaises. Mgr. HERRSCHER, évêque de Langres, ami personnel de Henner, avait tenu à rehausser la cérémonie de sa présence.

La cérémonie débuta à 3 heures précises par une manifestation vraiment émouvante.

Le maire de la commune de Bernwiller, M. AUGUSTE WERNER, s'avance précédé de quatre fillettes (ROSALIE BISCHOFF, ODILE DIETMANN, MATHILDE UFFOLTZ, JOSÉPHINE WETZEL) en robe blanche et portant une immense couronne en fleurs naturelles.

Après avoir prononcé les paroles suivantes en dialecte du pays et en français : « La commune de Bernwiller offre à ses hôtes un salut cordial de bienvenue et dépose cette couronne aux pieds de l'artiste J.-J. Henner en reconnaissance de l'honneur qu'il a fait jaillir sur elle. Elle le compte avec fierté au nombre de ses plus illustres citoyens », ces petites filles déposent leur couronne au pied du monument.

Les discours suivants y furent ensuite prononcés :

DISCOURS DE M. C. DE LACROIX

Président du Comité du Monument Henner.

Mesdames,
Messieurs,

Le 24 juillet 1905, une nouvelle, portée par les journaux du matin, redite de bouche en bouche, plongeait l'Alsace dans une morne tristesse : Henner était mort la veille !

On le savait atteint dans sa santé depuis 18 mois ; assez souffrant depuis cet hiver, pour n'avoir pu arriver à Bernwiller à l'époque habituelle ; mais personne, en dehors de ses proches, ne soupçonnait l'existence du mal impitoyable, qui devait le ravir si vite à son art et à son pays ! Lui-même ne s'en était pas occupé, jusqu'au jour où son pinceau lui tomba des mains. Il fit venir alors son neveu, le dépositaire de sa pensée, lui indiqua quelques dispositions à prendre et, avec une excessive sérénité, lui dit : « Maintenant c'est fini ; le plus tôt cela sera, mieux cela vaudra. Je n'ai pas à me plaindre : le travail a été ma vie, et puisque je ne puis plus travailler, je n'ai plus qu'à mourir. » Dès lors, il ne sortit plus de chez lui, parla peu et ne se plaignit jamais, malgré des souffrances chaque jour plus cruelles. Il s'éteignit comme un sage et comme un brave.

La France ressentit vivement la perte qu'elle faisait. L'Alsace ne s'en est pas encore consolée! De suite, elle songea à élever un monument à son glorieux fils, et un comité se forma à Mulhouse, sous la présidence de mon prédécesseur à la Société des Arts, M. Ernest Zuber. Il se composa de ses collaborateurs, autour desquels vinrent se serrer des amis et des collègues de partout. Quelques-uns sont morts; et je m'empresse de rendre hommage à leur mémoire; les autres ont pu mener à bonne fin l'œuvre qu'ils avaient conçue, dans une pensée d'amour et de respect.

La première question qu'on se posa fut celle de l'emplacement du monument: serait-il à Paris, serait-il à Mulhouse, serait-il à Strasbourg, à Altkirch ou à Bernwiller? La presse en discuta le reste de l'année..... Quant au comité, il décidait dans sa séance du 4 octobre, qu'il serait édifié à Bernwiller, à la croisée de ces deux routes, souvent foulées par le peintre, au bout de ce jardin, créé par lui, où il avait bien des fois rêvé; à cette place, Mesdames et Messieurs, où vous le voyez et d'où le regard du maître s'étend sur la campagne aimée, qui, stylisée, sert de fond à maints tableaux!

Il suffit de quelques semaines pour recueillir fr. 20,000. Beaucoup voulaient encore donner. Mais, dans une pensée touchante de respect pour cet oncle simple et modeste, qui avait toujours détesté le bruit et la réclame, M. Jules Henner nous demanda de clore la souscription, s'offrant à la compléter, si cela devenait nécessaire. Nous fîmes droit à sa demande et l'exécution de l'œuvre fut confiée au sculpteur Enderlin et à l'architecte Umbdenstock, tous

deux originaires de la terre d'Alsace et unis à Henner par des liens d'amitié et de reconnaissance.

En décembre, la maquette définitive était choisie, et l'inauguration prévue pour l'automne de 1906.

Pourquoi arrivons-nous avec cinq ans de retard? J'aurais honte de le dire, si votre comité n'avait pour excuse les égards qu'il devait à un artiste, touchant dans son désir de se montrer digne d'Henner, acharné à la poursuite d'un idéal toujours entrevu et jamais atteint à son gré!

Il fallut, mon cher M. Enderlin, vous sortir de ce rêve décevant. Nous l'avons fait et vous en demandons grâce. Nous savons que vous poursuivrez néanmoins votre chimère. Faites-le, cher maître: peut-être nous donnerez-vous une fois cette enfant d'Alsace qui fut la Muse de notre grand Henner! En attendant, puisse la petite bergère assise à ses pieds nous dire, dans sa méditation, quelque chose de la magie et de la poésie de son pinceau!

Et maintenant, noble artiste, c'est à toi que je m'adresse, au nom de cette Alsace fière de toi. D'autres ont vanté ton talent; quelques-uns vont me succéder à cette place et le rediront encore, mieux que je ne saurais le faire; l'hommage que je veux te rendre, c'est celui que te doivent ton pays, ta famille et tes amis!

Tu as été bon dès ton enfance. Depuis le jour où, assis sur les genoux de ta bonne mère, tu comptais avec elle les étoiles du ciel, jusqu'à ceux que je rappelais tout à l'heure, à travers bien des épreuves, bien des douleurs et bien des joies aussi, tu as toujours été bon! Tu le fus particulièrement lorsque, revenu à Bernwiller malade, tu

éclairas des chauds rayons de ta tendresse les derniers jours de cette tendre femme, doublement mère, je crois; car c'est bien d'elle que tu tenais cette sensibilité et cet amour de la Nature que vous adoriez ensemble! Tu fus grand aussi dans ta reconnaissance pour ce frère aîné, dépositaire de la volonté paternelle, qui soutint tes premiers pas dans la carrière glorieuse que tu entreprenais! Si elle eut des jours difficiles, tu n'en connus pas d'incertains. Jamais ton étoile ne pâlit: toujours brillante, elle perça toutes les brumes et te guida vers cet idéal que tu as atteint, à force de volonté et de sentiment.

On s'accorde pour faire de ta vie trois périodes:

Celle de la jeunesse, qui va jusqu'au Prix de Rome. C'est l'Alsace et Holbein qui t'inspirent. Tu peins ce que tu vois et tu le fais déjà bien.

La suivante comprend l'Italie; elle va jusqu'après la guerre. C'est la plus belle, disent certains. Tu es maître de ta palette et tu peins « La femme au divan noir », de Mulhouse. Mais tu ne fais pas encore école; tu t'inspires de Corrège, de Prud'hon, de Courbet, va-t-on même jusqu'à dire?

C'est dans la troisième que tu t'affranchis véritablement de toutes les servitudes, que tu es absolument toi-même, que tu élargis ta méthode, la poétise en quelque sorte; et dans des toiles en apparence semblables, arrives à cette variété, qui n'a échappé à aucun connaisseur!

En effet, ce qui sert de trait-d'union à toutes tes œuvres, c'est leur parfaite harmonie, ta recherche du beau et ta pénétrante sensibilité. Qu'il s'agisse de nymphes, de naïades au bord de l'eau, de sombre forêt, de Christ en

croix ou au sépulcre, c'est toujours le même culte de la couleur, la même émotion communicative.

Certaine petite étude, que tu aimais bien, puisqu'elle occupe ton chevet dans cette chère maison que nous apercevons derrière les grands arbres, représente ta sœur sur son lit de mort et ta mère la pleurant agenouillée. Il s'en dégage une émotion qui a dû te poursuivre toute ta vie; car je la retrouve dans « Les saintes femmes pleurant le Christ », « Jésus au tombeau », « Le lévite d'Ephraïm ». C'est ton cœur qui guide ton pinceau; tu penses aux chers disparus, aux larmes qu'ils ont fait couler, et le poète et l'artiste qui sont en toi donnent à ces beaux corps leur sublime beauté!

On a dit que tu étais le peintre des chairs voluptueuses: c'est te diminuer! Tu es le peintre de la beauté; tu as compris et senti la Nature et tu l'as rendue sous toutes ses formes, avec une telle délicatesse que dans une âme noble tu ne peux éveiller que des sentiments de pureté.

Du piedestal que nous t'avons élevé, contemple cette campagne que tu aimais, ces collines, ces bois qui sont ta terre d'Alsace; et puissent les générations qui nous succéderont ne s'approcher de toi, de cette maison où tu as laissé le meilleur de ton cœur, qu'avec le recueillement dû à un grand artiste, à un bon patriote et à un homme de bien!

A vous, habitants de Bernwiller, à vous, famille Henner, qui savez quelle pieuse mission nous vous confions, nous laissons la garde de ce monument élevé par nous dans un pieux respect!

Je remercie tous ceux qui nous ont aidés dans notre œuvre. Je remercie M. Umbdenstock de sa collaboration désintéressée, M. Enderlin de ses efforts passionnés pour faire revivre le grand artiste et son œuvre; je remercie l'Institut et les sociétés d'artistes français qui ont tenu à s'associer à nous dans l'honneur que nous rendons à l'un des leurs, à ce grand peintre que fut J.-J. Henner.



DISCOURS DE M. DAUMET

Membre de l'Institut,

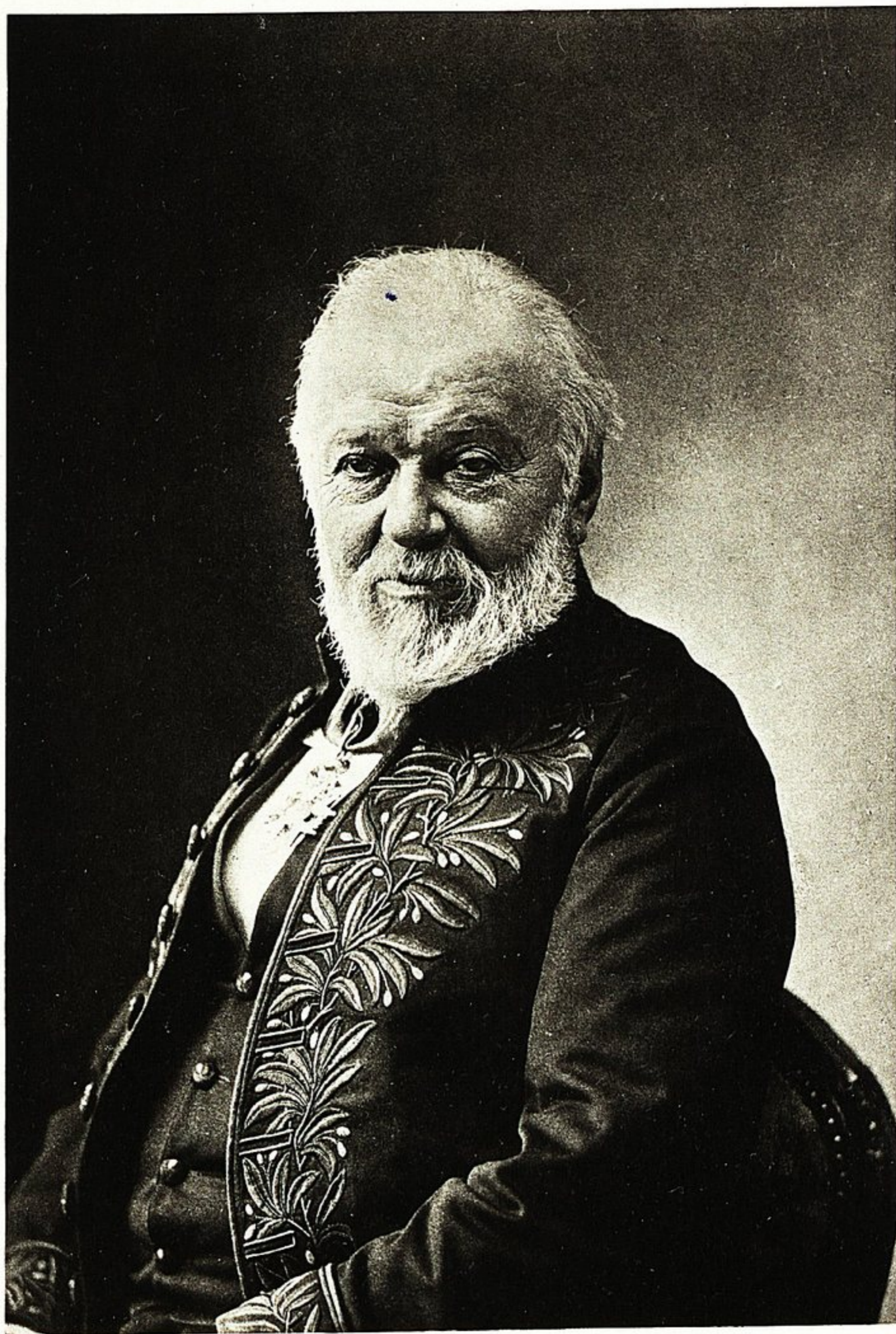
faisant fonctions de Secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts.

Messieurs,

Délégué de l'Académie des Beaux-Arts avec mes confrères MM. Marqueste, Bernier, Puech et J. Comte, nous venons rendre un hommage affectueux au grand artiste que fut Jean-Jacques Henner.

Je laisse à plus autorisé que moi le soin de parler du maître peintre, je remémorerai seulement ce qu'était l'ami à partir de 1859, époque où il vint à Rome, à la Villa Médicis. Il y fut accueilli en camarade par ses anciens : nous savions que son concours de Grand-Prix avait excité la surprise par l'originalité de la composition. Ses envois successifs marquèrent parmi ceux de ses contemporains à la Villa. Il mettait tout son cœur à faire œuvre d'artiste. Aussi son directeur M. Schnetz discerna-t-il celui qui, plus tard, à Paris, devint son commensal, son ami.

J'avais été à même d'apprécier Henner, car j'avais été le compagnon de voyage de sa première année de séjour en Italie ; nous fîmes alors la tournée des montagnes de la Sabine ; j'avais l'expérience des voyages, il avait foi en moi ; son esprit observateur, son enjouement, ses éclairs



J.-J. HENNER

MEMBRE DE L'INSTITUT, 1889 à 1905.

de gaieté douce, fine, indulgente et railleuse à la fois, étaient la caractéristique de son esprit ; nous vîmes successivement des pays admirables : Subiaco, Norma, Olevano, les Marais Pontins, Nimfa, Palestrina, et rentrions à Rome ayant fait des études, charmés de notre vie vagabonde mais très sérieuse.

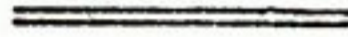
Plus tard à Paris, à la fin de nos travaux de pensionnaires, notre intimité se rétablit vite. Au cours de ses études à Rome, Henner fit le portrait de l'architecte Joyau exposé au Salon ; cette toile de petite dimension fut un succès pour le peintre. Puis d'autres œuvres eurent la faveur des artistes et de ses camarades qui suivaient l'évolution de son talent. Lorsqu'il exposait la « Suzanne au bain » son dernier envoi, ses premières Idylles, j'entendis, avec un sentiment de vive satisfaction, dire à un ami très distingué des arts, M. Marcille, créateur du Musée d'Orléans : « Les toiles d'Henner révèlent un nouveau Corrège ».

Paul Dubois, le statuaire du Florentin, portraitiste déjà renommé, s'éprenait des peintures de notre ami qui, chaque année, au Salon, attirent l'attention par ses œuvres charmantes. Les Musées, les collectionneurs s'en disputaient la possession ; ses amis étaient parfois les bénéficiaires de ses essais dans la recherche du mieux dans un art original et très personnel.

Il faut le faire remarquer partout où se voit une esquisse ou un tableau du Maître, on le discerne « entre tous », on en éprouve une sensation intime comme il l'éprouvait lui-même devant les œuvres des maîtres.

C'est au moment où le peintre exquis qu'était J.-J. Henner et dans la période heureuse, où il jouissait

de la faveur de ses émules et du public éclairé, que le grand artiste fut frappé d'alanguissement, il sentait dans un silence affligeant pour ses proches, ses amis, que la vie s'échappait de sa belle âme. Glorifions sa mémoire, Messieurs, et n'oublions pas que M. Jules Henner, son neveu, au nom de sa famille, perpétuait, par des fondations généreuses, la mémoire de celui qui a honoré l'art de notre pays en ce qu'il a de plus élevé.



DISCOURS DE M. ANTONIN MERCIÉ

Membre de l'Institut.

Messieurs,

Le Président de la Société des Artistes Français m'a chargé de la lourde tâche de parler ici en son nom de ce maître vénéré entre tous que fut Henner.

Certes, si l'amitié et l'admiration que j'avais pour lui suffisaient, je m'en acquitterais plus aisément; mais comment pouvoir dire en peu de mots toutes les qualités que possédait cet artiste: beauté de caractère, simplicité de vie... toutes les meilleures qualités qu'un homme puisse posséder.

Le 5 mai 1829, Henner naissait ici, à Bernwiller, délicieuse petite ville, que je vois pour la première fois. A l'âge de 12 ans, J.-Jacques Henner suivit, comme externe, les classes du Collège d'Altkirch, où il se rendait chaque matin de Bernwiller, après 2 heures de marche et d'où il revenait chaque soir.

L'impression la plus sérieuse qui lui resta de cette époque lui vint du professeur Goutzwiller qui, pressentant en lui des dons rares, le prit en amitié et lui enseigna l'amour et le culte de la Nature. C'est donc grâce à Goutzwiller que Henner fut de bonne heure dirigé vers

l'art de peindre. Ce fut Goutzwiller qui, un soir à Bernwiller, conseilla aux parents d'Henner de l'envoyer à Strasbourg, dans l'atelier de Guérin, un très bon maître toujours dévoué à ses élèves.

Au mois d'octobre 1844, Henner était auprès de Guérin. C'est à ce digne artiste que l'Alsace est redevable de plusieurs générations d'artistes : Théodore Lix, Félix Haffner, Eugène Beyer, Louis Schutzenberger, pour ne citer que ceux que j'ai connus. Guérin mourut en 1846 ; cette même année Henner se décida à partir pour Paris.

A ce moment, il y avait deux maîtres renommés, d'ancienne origine alsacienne : Heim et Drolling, deux noms très chers aux artistes strasbourgeois.

Drolling passait pour être d'une bienveillance particulière à la jeunesse ; ce fut à ce dernier que le jeune Henner demanda à s'inscrire au nombre de ses élèves.

De son passage à l'École des Beaux-Arts peu de choses à retenir. Il eut peu de succès. Lui-même disait : « J'étais timide de ma nature, et dans les concours il n'y a rien de plus pernicieux ». Cependant, il prend part au concours d'essai pour le Prix de Rome. Le sujet donné est « La mort de Saphire », femme d'Ananie. Le sujet ne lui plaît pas. Il écrit à Goutzwiller : « Plutôt que de faire de la peinture autrement que je sens ou que je vois, je préfère faire mon *meâ culpâ* sur les concours, et faire de l'Art à mon point de vue, selon mon sentiment ». On voit poindre l'esprit d'indépendance que Guérin a communiqué à son élève. Fatigué et tout près de tomber malade, il repart pour l'Alsace. Il y reste deux ans, visite le Musée de Bâle, ne quitte plus Holbein. Sous l'influence de ce

maître, il exécute d'admirables portraits, notamment celui de l'abbé Hugard (le curé Alsacien) qui est l'honneur de notre Musée du Luxembourg.

Henner n'oubliait cependant pas Paris : en 1857 il entra dans l'atelier Picot. Admis à concourir pour le Grand-Prix de Rome, il eut pour sujet : « Adam et Eve trouvant le corps d'Abel ». Le hasard commençait pour lui à faire bien les choses : « Je n'aurais jamais pu choisir un sujet qui convienne mieux à ma nature », disait-il. Son œuvre fut jugée superbe, et le succès en fut unanime.

Horace Vernet eut même à l'adresse d'Henner une parole faite pour le combler de joie : « Il n'y a pas, lui dit-il, dans la collection de l'École, beaucoup de tableaux de *Grand-Prix* comme le vôtre. Seul, peut-être, celui de M. Heim lui serait supérieur ». Il eut en effet le prix. C'était le commencement du succès.

Notre artiste partit de Paris, à la fin de 1858, en compagnie de l'architecte Georges-Ernest Coquart et du musicien Samuel David. Sa grande joie fut l'arrivée à Rome. Là, Henner vécut son rêve de bonheur et des belles journées laborieuses mais enchantées aux côtés du grand Carpeaux, de Chapu, de Georges Bizet, le maître incomparable de *Carmen*, de Vaudremer, de notre aimable secrétaire perpétuel par intérim, M. Daumet. Puis, Henner vit arriver Falguière, le musicien Guiraud, le peintre Ulmann, Ernest Michel, l'architecte Constant Moyaux.

L'impression qu'il ressentit à la Villa Médicis fut considérable et marquera une étape dans sa vie d'artiste. La fréquentation des maîtres comme Raphaël, qu'il met au-dessus de tous les artistes, a raison de la puissance et du

caractère de son dessin. C'est cet enchantement des maîtres italiens, cette joie de vivre dans cette atmosphère d'art qui lui font concevoir « L'homme couché », du Musée de Mulhouse, qui appellera « Le Crucifié, mort étendu ». Puis ce sera « Le Christ en prison » et la « Madeleine au désert », le « Jeune Baigneur » chef-d'œuvre de grâce trop peu connu, la « Baigneuse » ; enfin, en 1863, l'adorable « Suzanne au bain », guettée par les deux vieillards, aujourd'hui au Musée du Luxembourg, en attendant le jour où elle ira retrouver ses sœurs au Musée du Louvre.

En 1864, il est à Paris qu'il ne quittera plus pendant quarante ans, sauf un mois ou deux par an, où il reviendra dans son cher village d'Alsace retrouver tous ses souvenirs d'enfance. Sa mère, hélas ! était morte ; cette mère adorée qui avait été, on pourrait dire, son premier maître, alors que, le tenant sur ses genoux, elle lui faisait admirer le ciel et les calmes paysages du soir. Et n'est-ce pas là toute son œuvre faite de mystère, d'ombre et de lumière.

Il travaille sans relâche, avec acharnement. A son ami Jules Laurens, auquel il s'excuse un jour de ne pas écrire, il dit : « J'ai toujours le même rêve, sans avoir jamais pu le réaliser : faire un morceau de peinture ».

Le Dimanche seulement, l'après-midi sera consacré aux maîtres ; on était sûr de le rencontrer au Louvre où il était chez lui. N'y avait-il pas là droit de cité ? ce petit-fils de Corrège !

Tous ces maîtres étaient de sa famille. Mais le lundi il était à son atelier de bonne heure ; il fallait bien produire.

Son habileté ne suffisait pas aux exigences du public, car le succès est considérable ; les marchands usent de toutes les ruses auprès de sa brave concierge pour pénétrer chez lui et acquérir ses œuvres au poids de l'or.

Il obtient toutes les récompenses officielles, tous les honneurs : Officier de la Légion d'Honneur en 1878, Membre du Jury au Salon, il entre à l'Institut en 1889, obtient la Médaille d'Honneur en 1898, puis est nommé Grand-Officier de la Légion d'Honneur en 1903.

Mais tout cela ne l'empêche pas de penser aux déshérités de la vie, car cet homme, avec son apparence rude, avait un cœur d'or. Je ne parlerai pas ici, où tout le monde l'a connu, de sa bonté pour sa famille pour laquelle il avait un véritable culte ; mais combien de gens, d'amis d'enfance, et même de gens qu'il ne connaissait pas, avaient recours à lui ? et personne ne s'en allait les mains vides. Car il pensait aux jours terribles de misère qu'il avait passés en arrivant à Paris ; aussi entretenait-il souvent son neveu, M. Jules Henner, de son projet de venir en aide aux jeunes artistes.

La mort le surprit avant d'avoir pu mettre son projet à exécution ; mais son neveu se souvint, et, très respectueux des idées de son oncle, institua en sa mémoire ces beaux prix dotés d'une somme énorme que l'Académie distribue chaque année sous le nom de Prix Henner.

Je viens donc, au nom de l'Institut, au nom de la Société des Artistes Français, rendre hommage à la mémoire de ce grand artiste, de ce bienfaiteur dont s'honore l'Alsace et la France toute entière.

Sa vie fut un exemple et son art un enseignement.

DISCOURS DE M. BOISSEAU

Vice-Président de la Société des Artistes français.

Messieurs,

La Société des Artistes français s'est fait un devoir de se faire représenter à l'inauguration du monument qui doit transmettre aux générations futures la renommée du grand artiste Henner.

En l'absence de notre président Laloux, qui m'a prié de l'excuser de ne pouvoir assister à cette cérémonie, je viens, au nom du Comité, rendre un sincère hommage au talent si personnel de l'illustre peintre, et apporter un souvenir ému à la mémoire du sociétaire dévoué, qui fut non seulement membre du Comité et du Jury du Salon, mais aussi membre fondateur de notre Société.

Son nom, qui est inscrit au nombre de nos bienfaiteurs, restera à jamais gravé dans nos cœurs.

M. MUENIER

Délégué de la Société Nationale des Beaux-Arts,

prononce ensuite les paroles suivantes :

Monsieur le Président,

Messieurs,

Retenu à Paris par les soins de sa santé, Monsieur Roll, président de la Société Nationale des Beaux-Arts, n'a pu, à son vif regret, se rendre à votre bonne invitation.

Il m'a confié, ainsi qu'à mes confrères Gillot et Régamey, l'honneur de vous apporter ses excuses et ses remerciements, et m'a prié de lire, en son nom, le discours qu'il avait préparé.

DISCOURS DE M. PH. ROLL.

Messieurs,

Elle est émouvante, l'heure qui nous réunit sur cette noble terre d'Alsace !

Nous y venons, dans un recueillement affectueux, glorifier la mémoire d'un grand peintre qui a laissé, dans notre art français, une trace lumineuse.

Après Ingres, Delacroix, Manet et Chavannes, Henner est un de ces maîtres qu'une époque, qu'une nation s'honorent d'avoir enfantés.

Plus ils sont grands, mieux nous sentons que leur génie est le patrimoine de l'humanité entière. L'œuvre d'art s'entend dans tous les dialectes : elle rayonne par-delà les frontières.

Ce monument restera le témoignage d'une admiration commune à tous les esprits épris d'art pur ; à tous les cœurs généreux qui battent à l'unisson, aux heures sacrées de l'enthousiasme.

Il y a entre certains grands artistes, comme une collaboration successive. Le nom d'Henner évoque à notre pensée ceux du Corrège, du Giorgione, celui de notre Prudhon.

Certes, Henner s'apparente à ceux-là. Il reste quand même éminemment personnel, avec un procédé à lui qui est : la science du modelé poussée jusqu'au génie. Il l'acquiesce par son inlassable effort.

Car ce fut un entêté, un obstiné travailleur, défendant jalousement son temps et sa porte.

Pour rester indépendant, il se fit un peu sauvage, et voulut ignorer les grandes et les petites bassesses de la réclame.

Sous les apparences de la plus familière bonhomie, il cacha un esprit subtil, aux traits aigus, portant juste et profond.

Certains mots sur les fluctuations de la mode, que des âmes naïves et même désintéressées appellent « le progrès », restent légendaires.

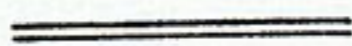
Tout entier à son rêve, Henner peignit la beauté, la grâce; il peignit aussi la douleur d'un crucifié, la pitié d'un Samaritain, mais avec cette mesure de la sérénité qui l'apparente aux antiques.

Avec le grand parti-pris de simplicité qui caractérise son art, Henner est le chercheur audacieux qui déroba aux dieux le secret de la pure lumière. C'est surtout un magicien se jouant des mystères de la pénombre.

Son pinceau évoque à la vie des êtres d'une beauté payenne dont il ne livre que l'essentiel. Ils surgissent de l'ombre, tels que ces fleurs pâles resplendissant à la surface des eaux, qui prennent vie dans des fonds mystérieux.

L'œuvre d'Henner est la résultante magnifique d'un esprit juste et sain, d'une volonté robuste pliant au labeur toutes les heures du jour, et des plus rares qualités d'artiste, vouées uniquement au culte de la beauté.

C'est, pour nous tous, un enseignement, un réconfort, une gloire qui nous demeure très chère, et qui vivra dans le temps.



DISCOURS DE M. UMBRICHT

Au nom du Comité de la Société des Artistes français.

Messieurs,

A l'honneur qui m'échoit aujourd'hui d'apporter à Jean-Jacques Henner, au nom de la Société des Artistes français, dont il fut une des plus nobles illustrations, l'hommage chaleureux de notre souvenir, j'y veux distinguer surtout l'intention délicate de l'entendre exprimer par une voix alsacienne, par un élève un ami de Henner.

On a voulu, par là, je pense, reconnaître avant tout, un des traits ethniques de son génie et marquer la part prépondérante qu'eurent, dans les idéales fictions du Maître, les premières et ineffaçables impressions de la terre natale, vraie pépinière d'artistes.

Quand, tout enfant — enfant à l'âme neuve et chantante, où tout accord trouvait un écho — il suivait les sentiers qui le ramenaient de l'école à Bernwiller, combien de fois dut-il arrêter sa marche pour suivre derrière les grands sapins sombres le déclin progressif du jour?... Je le vois même, Messieurs, s'oubliant quelquefois dans cette rêverie crépusculaire, l'œil illuminé des calmes splendeurs du couchant et, tout pénétré des sérénités vespérales, reprenant hâtivement sa route, tandis que pointaient les premières étoiles. . . .

A Rome, quand il admirait le Corrège, à Venise, où il étudiait le Titien, il n'oubliait point les horizons bleus de ses Vosges et la limpidité de leur ciel dans les nuits claires. Il se rappelait alors, — ses lettres l'attestent — les spectacles familiers dont son âme était imprégnée et, par cette association spontanée des sentiments et des idées où les poètes puisent le meilleur de leur inspiration, Henner transportait, dans les ombres mystérieuses et chères de son Alsace, les formes harmonieuses des mythes sacrés dont la pensée antique peuplait les solitudes de l'Hellade.

Peureuses, timides, langoureuses, éplorées, frémissantes, voluptueuses, ses nymphes personnifient, en effet, les âmes diverses et changeantes des bois. Elles écoutent la douce et plaintive musique du vent qui semble accompagner comme des airs lointains de légendes. Sous la pâle lumière lunaire qui joue sur les gazons et les tertres leurs chairs, d'une morbidesse marmoréenne, les font ressembler à des marbres de Praxitèle qui s'éveilleraient, soudain, au bruit des pipeaux de Théocrite. Mais si le marbre grec, par son admirable synthèse de lignes, convient mieux aux figurations subjectives du génie hellénique, le pinceau enchanteur de Henner exprima des réalités plus proches de nous et sous des enveloppes délicieusement humaines.

Ses fonds de paysages sont des rappels d'images qui ont ému autrefois son cœur et, les types constants qu'il reproduisit avec fidélité, sont aussi les produits directs de l'âme grave et méditative de l'Alsace qui parla toujours en lui.

Artiste d'Alsace! Ah! oui, Henner le revendiquait plus que tout autre, ce titre, et c'est ainsi qu'il se désignait quand il écrivait, au bas de son portrait, du Musée des Offices, à Florence: Ecole Française — J.-J. Henner, peintre alsacien.

Mais, je ne veux point m'attarder à cette œuvre d'analyse que des voix plus éloquentes, plus persuasives, mais non plus ardentes que la mienne, ont si brillamment développée. Je veux dire, seulement, ce qu'était Henner quand il quittait un instant son incessant labeur et venait prendre sa place parmi nous, au Comité de la Société des Artistes français.

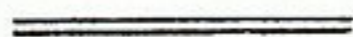
C'était un caractère comme on en trempe en Alsace, une belle âme d'artiste, un tempérament, une nature sûre et droite remplissant ses fonctions, au Comité et au Jury, avec une sagesse, une intégrité restées proverbiales. Ce fut aussi, simplement, un brave homme aimant à faire le bien, mais s'en défendant avec une rudesse qui n'était pas sans saveur.

M. Jules Henner poursuit les généreuses traditions de son oncle avec un inlassable dévouement à la cause des artistes. Il a pensé aux jeunes peintres, à leur retour de la Villa Médicis; nous avons à Paris la salle Henner du Petit Palais; il a même fondé un Prix Henner au Salon des Artistes français. Au risque de blesser sa modestie, il m'appartient, Messieurs, de dire ici toute la gratitude des artistes.

Qu'il me soit permis aussi, d'adresser nos plus chaudes félicitations à notre bon camarade, Joseph-Louis Enderlin, dont l'œuvre forte, résultat fécond de son patient labeur,

est digne de son beau talent et du Maître qu'elle doit honorer. Gardons-nous d'oublier son collaborateur, M. Umbdenstock, architecte du monument, notre excellent confrère de la Société des Artistes français, qui a prêté la sûreté de son goût à cette œuvre commémorative.

Au Comité du Monument Henner, à la florissante Société des Arts de Mulhouse, qui nous ont ménagé l'accueil le plus cordial, nous exprimons vivement notre reconnaissance, convaincu d'être l'interprète des artistes qu'ils accueillent aujourd'hui avec tant de sympathie autour de celui dont la gloire, aux lauriers toujours verts, rayonne au-dessus de toutes les frontières.



DISCOURS DE M. THIÉBAULT-SISSON

Critique d'Art, de Paris.

Mesdames,

Messieurs,

J'étais seul, un dimanche matin, chez Henner. On venait d'inaugurer, au bord des étangs de Ville-d'Avray, le monument de Corot, et nous causions, Henner et moi, du vieux maître; nous évoquions, en même temps que sa silhouette, ses habitudes de vie, si caractéristiques, son existence renfermée, calme et simple, sa communion avec la Nature, si fervente.

Un silence, tout à coup, tomba.

Le front penché, la tête appuyée sur sa main, Henner s'était tu et songeait. Au bout d'un long moment, il reprit :

Quel homme heureux que ce Corot! Il a vécu en marge de la vie, pour lui seul, sans s'occuper d'autre chose que de son art, en face du plus beau, du plus doux et du plus réconfortant des spectacles. Il a traduit, tel qu'il le voyait, ce spectacle et sa vision s'est imposée à tous à la longue, même à ceux qui l'avaient bafoué autrefois. Il est mort entouré d'estime et

d'une admiration que le temps, loin d'affaiblir, accroîtra et fortifiera tous les jours. Quel magnifique destin pour un peintre!

Et voici que, par une chance suprême, on lui élève entre intimes, loin du tumulte des foules, au bord d'une eau limpide, sous le ciel bleu, dans un cadre de verdure frissonnantes, le plus beau monument qu'un artiste comme lui puisse rêver. Ce n'est rien, et c'est délicieux, ce bloc de pierre où se détache pour tout ornement le nom de Corot, où s'inscrit en relief son profil, et d'où coule un mince filet d'eau. Les oiseaux, le soir ou le matin, viendront boire et tremper leurs plumes dans la vasque, et ils s'envoleront de là tout joyeux. Quel hommage, et qu'il doit être heureux, le père Corot, s'il le sait et si de là-haut il le voit!

Qu'il serait heureux, lui aussi, le bon Henner, si de là-haut il pouvait voir à son tour le monument que ses frères d'Alsace lui ont élevé, à l'abri d'un rideau de peupliers, dans le village qui fut son berceau. Mieux qu'ailleurs, elle est ici à sa place, cette stèle de granit où son buste s'érige et au pied de laquelle une fillette aux pieds nus est assise. Ils contemplent tous deux, elle l'humble paysanne et lui le grand artiste, l'admirable spectacle de cette terre d'Alsace, avec ses coteaux mamelonnés qu'égayent le vert léger des prairies, avec ses forêts d'un vert sombre plus loin, et plus loin encore les croupes bleuâtres des Vosges. Ils sont, elle et lui, d'une même race, à la fois combative et rêveuse, ardente et réfléchie, — et cette

contemplation les émeut tous deux pareillement, mais ce que sent obscurément la première, l'autre l'a dégagé à sa gloire, et, en pages immortelles, l'a traduit.

Cet adorateur passionné de la forme, ce peintre des chairs savoureuses, mais chastes, est avant tout un poète rustique. Il a puisé son inspiration dans le décor dont ses yeux à peine ouverts furent charmés. Le cadre saisissant de ses Eglogues, il l'emprunte aux champs paternels, et tout ce peuple de nymphes qu'il évoque sans cesse dans ses œuvres n'est sorti ni des rives du Tibre, ni des roseaux chantants du Sperchios : il est né des harmonies invisibles que le peintre entendit s'élever tout enfant des bouquets de bois, des clairières et des ruisselets jaseurs de Bernwiller.

Mais si le sol natal et la race ont eu dans la formation de son génie la part prépondérante, s'il tient d'eux, avec la force créatrice, le germe même et la pensée directrice de son art, il ne leur doit pas tout. Vous est-il jamais arrivé de vous demander ce qu'un artiste si bien doué fût devenu si, au lieu de prendre la route de Paris et de faire ensuite le voyage d'Italie, Henner fût demeuré en Alsace.

Cette question, le maître se l'était posée à lui-même, et il y avait répondu en toute franchise devant moi :

Je serais resté toute ma vie un médiocre. Non pas assurément dans le portrait. J'avais en moi, dès quinze ans, une conscience qui ne se contentait pas de l'à-peu-près, un instinct d'observation, un appétit de vérité scrupuleuse qui m'eussent fait entrer jus-

qu'au fond dans l'âme de mes modèles et qui eussent donné à mes effigies une valeur, même si je n'avais pas su mon métier comme je l'ai appris, pendant mes années d'Ecole, à Paris. J'avais un maître à Bâle, un maître unique en son genre, et ce maître m'aurait livré tout au moins quelques-uns de ses secrets. Mais Holbein était surtout portraitiste, et le reste m'eût été interdit. Dans le portrait même, qui sait si j'aurais pu être autre chose que son reflet ?

A Paris, j'ai su autre chose. Mes chefs d'atelier m'y ont appris que la composition joue en art un rôle sinon plus grand, tout aussi grand du moins que le métier. Mes conversations, même futiles, avec mes camarades m'ont inculqué, dans la recherche des formes, un goût tout français d'élégance que le souci de la noblesse et de l'ampleur n'exclut pas. J'ai appris le reste à Rome et à Venise.

Devant les leçons que ce formidable passé me donnait, je me suis senti tout d'abord écrasé. Tout me captivait à la fois, et les habiles du dix-septième siècle ne me séduisaient pas moins que les maîtres de la forme et les magiciens de la couleur au seizième. Insensiblement, je suis arrivé à classer. J'ai compris que toutes les adresses du métier, sans le style, sont choses vaines. Si je garde toujours au Titien la même admiration convaincue qui m'a suggéré la pensée de « La femme au divan noir », si les formes somptueuses du Giorgione et ses rousseurs ambrées m'émerveillent encore, si le Corrège, avec ses chairs dorées, lumineuses, m'inspire toujours une passion

qui ne s'éteindra qu'avec mon dernier souffle, c'est qu'il n'y a rien au-dessus de ces grands hommes et qu'ils ont su allier dans leurs œuvres ces qualités maîtresses sans lesquelles il devrait être interdit de faire du nu, — l'étude incessante du vrai, l'instinct de la réalité et de la vie, le souci de la noblesse et du style. Voyez « L'Antiope » du Corrège. Est-il femme au monde plus femme, chairs plus fermes, modelés plus vivants et plus souples ? Et pourtant ses formes sont divines. Le modèle a été pris dans l'humanité par le peintre, mais son interprétation s'élève très au-dessus, et c'est le dernier mot de l'art.

Avec du vrai, faire de l'idéal. Sans rien oublier de nécessaire, reléguer à son plan l'inutile et en pratiquer résolument le sacrifice, tout est là, — et depuis mon voyage d'Italie, ma vie s'est passée à y tendre. Le bienfait de la culture classique italienne tempérée par le goût français m'a dessillé les yeux. J'ai pris conscience de moi-même et je me suis tracé, sans incertitude, ma route. De plus en plus, dans le nu, je me suis abstenu de faire du portrait. Dans ma « Femme au divan noir » j'étais encore sous l'influence de ce défaut. Je m'en suis corrigé, et dans toutes mes figures, maintenant, le visage n'est plus qu'un accident que je m'attache à rendre aussi impersonnel que possible. A elle seule, la forme dit tout.

C'est ainsi que je me suis fait ma langue et mon style. L'Alsacien que je suis n'a pas cessé pour cela d'exister. Sous mes figures de rêve, ma véritable nature subsiste, mais les leçons de composition et de

style que la France et l'Italie m'ont données ont fait de moi ce que je suis, c'est-à-dire quelqu'un.

Et ce quelqu'un, Messieurs, fut très grand. La postérité reconnaîtra en lui, dans l'avenir, un des plus beaux peintres de la forme qui aient honoré, au dix-neuvième siècle, l'art français. Elle le classera dans la même famille que le Poussin, sur le même rang que ce Prudhon qu'il a tant admiré, et aimé. C'est le cas, ou jamais, de répéter, en l'appliquant à lui, la parole qu'il avait appliquée à Corot : « Quel magnifique destin pour un peintre ! »

DISCOURS DE M. X. GILARDONI

Industriel, à Altkirch.

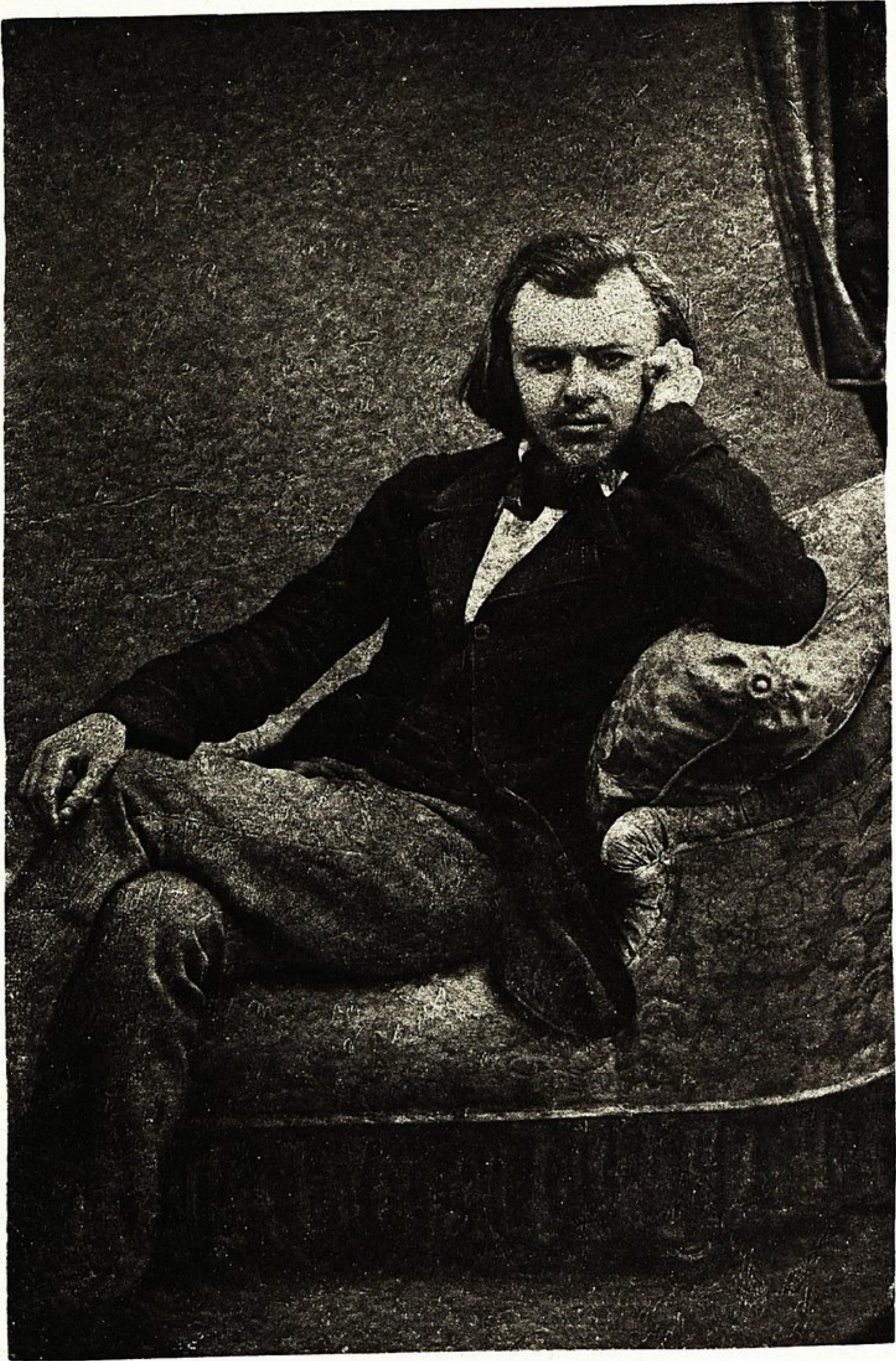
Messieurs,

Si ce n'est pas abuser de votre patience, je prendrai un instant la parole pour rappeler les liens étroits qui unissaient autrefois la petite ville d'Altkirch à notre vaillant artiste J.-J. Henner.

Les promoteurs de cette touchante manifestation ont eu pour nous une attention délicate, mais juste, en estimant que notre petite ville ne pouvait s'abstenir d'apporter son tribut d'hommages au peintre de génie dont le regard expressif, si bien reproduit par le bronze, semble se tourner vers elle comme pour dire : Voyez ce qu'est devenu votre élève !

J.-J. Henner a, en effet, commencé et poursuivi pendant une série d'années son éducation artistique au collège d'Altkirch, dans ce collège maintenant abandonné et remplacé par un établissement nouveau qui a fait litière du passé.

Vous entendez bien, Messieurs, que ce passé qui n'est rien pour le collège actuel, n'a pas cessé d'être au plus haut point intéressant pour nous. Ce passé est un enchaînement de faits et de dates parfois mémorables, dont



J.-J. HENNER, VERS 1859.

faisait partie l'époque où le futur artiste fréquentait notre ancien collège, où il le fréquentait si assidûment en parcourant au besoin à pied la longue distance qui l'en séparait. Ce collège près de deux fois séculaire, où s'étaient succédé de nombreuses générations d'élèves; cet établissement dont les traditions, les mérites, les succès, avaient fait un collège d'élite; ce remarquable passé, en un mot, se montre à nous aujourd'hui vivant et fier comme pour protester contre l'ingratitude de son sort, contre ce sort qui a permis que l'apothéose de l'élève, à laquelle avait coopéré notre collège, se fasse sans lui, et qu'après avoir été à la peine il n'aie pu être à l'honneur.

A notre allégresse d'aujourd'hui se joint une forte dose d'amertume, mais le moment de nous attrister serait mal choisi; nous ne retiendrons donc de ce passé que les souvenirs réconfortants qu'il nous a procurés et dont celui concernant notre grand artiste est surtout l'un des glorieux.

Nous imiterons en cela l'un de nos anciens professeurs, émigré de force lors de la suppression du collège, mais resté en constantes et fidèles relations avec notre petite ville.

Nous allons vous donner lecture d'une lettre par laquelle cet ex-professeur du collège d'Altkirch — devenu dans la suite, remarquez-le bien, membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique — s'associe à la manifestation d'aujourd'hui en se gardant aussi de faire allusion à nos communes misères.

Cette lettre traduit, on ne peut mieux, nos propres

sentiments ; elle nous vient donc à point pour les exprimer avec lui :

J'aurais été fort heureux, dit-il, d'apporter moi aussi mon hommage d'admiration et de sympathie à celui dont le monument digne de lui, et édifié au lieu même où il devait l'être, va perpétuer la grande et belle mémoire.

J.-J. Henner mérite à tous les titres les honneurs posthumes qu'on se prépare à lui rendre. Il est, en effet, non seulement par son génie à la fois vigoureux, délicat et souple, où semble se refléter, dans ce qu'elle a de meilleur, l'âme sundgauvienne, mais encore par la haute dignité de sa vie, toute de labeur ; par la noble simplicité de son caractère ; par sa modestie charmante ; par la ferveur constante de son patriotisme, une des gloires les plus pures dont l'Alsace entière — mais, avant elle, Bernwiller et Altkirch aient le droit et le devoir de s'enorgueillir.

Ces belles paroles sont tout à la fois un hommage pour le grand artiste et pour notre petite ville elle-même, en ce qu'elle lui reconnaissent le droit de s'enorgueillir.

Nous devons d'ailleurs constater que notre grand peintre lui-même a eu la gracieuseté — qui est pour nous d'un grand prix — de faire allusion à ce droit par une dédicace consacrée en l'année 1891 au professeur de dessin, et conservée avec le portrait de ce professeur au musée de notre ville.

Cette dédicace est ainsi conçue :

*A mon cher Maître Charles Goutzwiller
en souvenir du Collège d'Altkirch
signé J.-J. Henner
Membre de l'Institut.*

Messieurs,

Les délégués du Comité, auxquels est échu l'honneur de représenter la Ville d'Altkirch à cette solennité, se trouvent avoir été les condisciples presque contemporains du grand peintre. Ils ont encore souvenance des débuts de l'élève dont les œuvres viennent d'être appréciées à leur valeur par d'éminentes compétences.

J.-J. Henner s'était révélé futur maître au professeur Charles Goutzwiller, un professeur de grand talent et animé en même temps d'une noble ardeur qu'il s'efforçait de communiquer à chacun de ses élèves.

Pour avoir possédé parmi eux un sujet particulièrement doué — et particulièrement zélé parce qu'il avait foi en son avenir — Charles Goutzwiller a eu ce qu'on peut appeler la main heureuse.

Pouvons-nous, avec quelque raison, déduire de cette heureuse rencontre de deux éléments si propices à la mise en valeur d'un talent naissant, pouvons-nous en déduire qu'elle a eu une influence particulière sur les tendances de l'artiste ?

Il serait intéressant de savoir si cette tendance au genre où il a surtout excellé est venue à J.-J. Henner de sa

propre inspiration, c'est-à-dire abstraction faite des conseils du professeur ?

Si nous avons bonne mémoire, le même professeur Charles Goutzwiler, qui était aussi chargé de faire de nous des artistes, mais qui — disons-le tout bas — n'y a pas réussi ; ce même Charles Goutzwiler, disons-nous, mettait de l'obstination à nous recommander « d'ombrer vigoureusement ».

Ne devons-nous voir dans cette recommandation qu'une simple coïncidence avec les merveilleux effets que le peintre a sù tirer des contrastes, ou pouvons-nous, dans une mesure quelconque, admettre que les tendances du professeur lui-même ont eu pour effet d'orienter l'élève dans la voie où il s'est illustré ?

A admettre cette dernière hypothèse, si flatteuse pour le maître, le mérite de l'élève ne s'en trouverait aucunément diminué.

Quelle que soit la part de Charles Goutzwiler dans l'éducation artistique de son élève ; qu'elle ait été plus ou moins grande, nous nous représentons néanmoins combien il a dû ressentir de satisfaction à contempler les œuvres de cet élève favori, combien il a dû éprouver de joie à suivre sa brillante carrière.

Nous nous plaisons — nous autres vieux Altkirchois — à évoquer cette époque si pleine de douces émotions pour lui, et en même temps pour notre petite ville elle-même. On conçoit, en effet, qu'elle aussi n'ait pu rester insensible à ces succès ; qu'elle les ait suivis d'un œil attendri, en quelque sorte maternel, et qu'elle se soit montrée fière d'avoir contribué à une éducation si féconde en résultats.

En traduisant cette fierté par l'apposition d'une plaque commémorative sur les murs du vieil et vénérable édifice, où le futur maître avait étudié le dessin, la Ville d'Altkirch a fait ressortir l'importance qu'elle attache au fait d'avoir possédé J.-J. Henner comme collégien.

Cet hommage qu'elle lui a rendu sous une forme simple, mais très significative, a été un prélude à l'hommage solennel qu'avec nous rendent aujourd'hui à sa mémoire ses compatriotes unis dans un même sentiment d'admiration pour ses œuvres.



DISCOURS DE L'ABBÉ JODER

Curé de Bernwiller, au nom de la Commune de Bernwiller.

Monseigneur,

Mesdames et Messieurs,

Permettez-moi d'exprimer, au nom du village, des remerciements chaleureux à Messieurs les membres du Comité, à Messieurs les souscripteurs et à Monsieur Enderlin, l'artiste, auxquels nous devons ce monument. Ils y ont témoigné de leur goût et de leur estime pour celui que nous fêtons.

Un hommage spécial à Monseigneur Herrscher, et un cordial merci pour l'appréciation élogieuse que sa présence adresse en la personne de Henner à la fois au génie et à l'infatigable travailleur.

Je présente pareillement l'assurance de notre vive gratitude aux orateurs dont nous venons d'apprécier l'éloquence.

Mais, sans vouloir revenir sur leurs paroles, quelle est en résumé l'impression qui se dégage de la présente cérémonie?

Nous nous sommes réunis pour dédier cette statue à un peintre célèbre, notre ami, et, pour un grand nombre, notre compatriote. Nous sommes fiers de Jean-Jacques

Henner. Aussi cet emplacement ne doit pas être pour sa mémoire un simple champ de repos, mais un lieu de souvenir, et ce monument, un socle pour sa gloire. Il était plausible et juste que nous déposions notre admiration aux pieds du grand homme.

En un sens plus élevé pourtant, nous ne pouvions ni dédier ni solenniser ce sol. L'artiste, qui du fruit de ses labeurs et de son admirable talent a acheté ce terrain, l'a dédié lui-même sans y penser, il l'a solennisé par sa présence d'autrefois et par le charme qu'y ont attaché ses pas et ses travaux. N'est-ce point dans ce village que dès l'enfance il a rêvé de ses tableaux futurs? N'est-ce point ici qu'il a entrevu dans ses pensées les merveilleuses peintures qui nous ont tous enthousiasmés? N'est-ce point dans ce bosquet fleuri qu'il venait retremper son ardeur, et, d'année en année, rajeunir son idéal? « C'est à cette place » qu'il m'a dit, un matin, « que la nuit le tourmentait et qu'il avait de la peine à attendre la lumière pour se remettre à son occupation de tous les jours. » Ainsi il a créé lui-même sa haute renommée au prix d'un inlassable labeur, et ses chefs-d'œuvre feront plus en faveur de son souvenir parmi les hommes que nos éloges ne le pourront jamais.

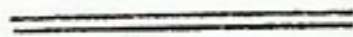
Même, en payant notre tribut au génie, nous honorons nos personnes autant que nous exaltons le grand homme. De là vient que nous éprouvons, à commémorer les heureuses productions du génie et du travail assemblés, une double satisfaction: celle de glorifier le mérite et celle d'imiter ce qu'il y a d'imitable en lui. L'exemple entraîne. Dès lors, si Monsieur Enderlin et le distingué Comité qui

se sont chargés d'ériger cette statue, ont ambitionné de l'élever à la hauteur du Maître, il nous appartient à notre tour de nous élever nous-mêmes à la hauteur des tâches diverses auxquelles nous avons consacré nos vies. Car s'il y a des portraits, des scènes ou des paysages magnifiques à peindre sur la toile, à ciseler dans le granit ou à couler dans le métal, il y a des chefs-d'œuvre bien beaux également à produire dans toutes les carrières du travail ou de l'industrie, et, ajoutons-le, des chefs-d'œuvre souverainement dignes de nos efforts et qu'il nous est accordé plus ou moins à chacun de réaliser, la noblesse du caractère et du cœur, la visée à l'idéal, le perfectionnement intellectuel et moral de notre vie, et la préparation à cette immortalité céleste dont l'immortalité terrestre n'est qu'une faible image. Oh ! qu'on a sagement fait de dresser ce buste bien haut au-dessus de la terre ! Il nous montre le ciel où nous aimons à nous représenter notre illustre ami, le ciel d'où, plein de joie et les yeux plus parfaits, plus pénétrants que jamais, il contemple nos témoignages de sympathie et d'admiration. Certes, si nous pouvions entendre sa voix, il se dirait heureux de constater que sa soif d'idéal est partagée par nous et que nous aimons cette noblesse d'âme, ces sentiments élevés, cette distinction de vue et par-dessus tout cette religiosité chrétienne dans laquelle il est mort et que, pour sa félicité suprême, il a emportée devant le tribunal du souverain Juge ; il se dirait heureux de savoir à la fois que la cause de l'art à laquelle il a donné sa vie n'est pas délaissée, et que nous comprenons le but supérieur de tout ce qu'il y a de beau comme de vrai et de bien

ici-bas, le perfectionnement de notre existence terrestre, mais aussi de notre éternel bonheur.

C'est en harmonie avec cette vérité que j'applaudis au recueillement et au respect dont notre population et les assistants ont entouré nos hôtes, tous des admirateurs, et plusieurs, à divers titres, des émules de notre grand homme.

Enfin, pour clore, interprétant la pensée que notre illustre peintre nous adresserait volontiers lui-même en la circonstance, et tout en redisant un vibrant merci à chacun, je formule en son nom l'énergique souhait de voir se multiplier parmi nous le nombre des grands hommes et des grandes actions.



M. TH. BOCH

Vice-Président de la Société industrielle de Mulhouse,

donne lecture des vers suivants de M. GEORGES SPÉTZ :

JEAN-JACQUES HENNER

Ah! faut-il que pour tous sonne la dernière heure!
Que, dans les cœurs vaillants et jamais consumés,
La plus ardente flamme un jour s'éteigne et meure!
Le vieux maître n'est plus, ses yeux se sont fermés
Sans revoir son village, au beau pays d'Alsace,
Les grands noyers touffus ombrageant le chemin,
Les Vosges s'enfuyant dans l'azur et l'espace,
Et la blanche maison qu'enveloppe un jardin.
C'est là qu'il évoquait, dans une paix profonde,
Les souvenirs d'enfance et son puissant labeur.
Heureux de sa moisson abondante et féconde,
Vieillard, il conservait la jeunesse en son cœur!

De son regard pensif jaillissait une flamme,
Quand, avec ses amis, en douce intimité,
Il parlait du grand art, leur révélant son âme,
Vibrant pour la nature, exaltant la Beauté.
Mais détestant l'apprêt, la pose et l'artifice;
Simple, droit, un peu rude, il restait sundgovien
Et décochait des mots pétillants de malice,
Avec la bonne humeur d'un brave Alsacien.

Pour ceux qu'avait séduits et trompés la Chimère,
Artistes méconnus, oubliés, malheureux,
Qui, malgré leur talent, peinaient dans la misère,
Sa bourse était ouverte et son cœur, généreux.

Si le nom de Henner en langue ancienne exprime :
Travail opiniâtre et tout-puissant effort ;
Au faite de la gloire et planant sur la cime,
Le maître ne céda que vaincu par la mort.
« A Bernwiller, je veux, à la saison prochaine, »
Écrivait-il naguère au meilleur des amis,
« Voir le printemps renaître et réveiller la plaine,
Contempler les jardins et les vergers fleuris!... »
Mais il ne revit pas le printemps en Alsace :
Dans les champs on fauchait déjà les épis d'or,
Quand son œil se ternit, sa main resta de glace ;
L'âme du grand artiste avait pris son essor !
Fidèle à sa patrie, en la terre de France,
Il voulut reposer dans son dernier sommeil.
Pour son pays natal il gardait l'espérance
Et savait que la mort est l'heure du réveil !

Toi qui réalisas ton rêve sur la terre,
Qui sus créer pour nous la suprême Beauté,
Tu connais à présent l'éternelle lumière,
Et ton œuvre vivra dans l'immortalité !

GEORGES SPETZ.

Juillet 1905.

MULHOUSE — IMPRIMERIE ERNEST MEININGER
